

## CONTINUITÉ ET CHANGEMENT AU BRÉSIL (\*).

PIERRE MONBEIG

do Instituto de Estudos de América Latina.

C'est en janvier 1934 que je fis la connaissance de Robert GARRIC, au cours d'un dîner qui, sous les auspices du Comité France-Amérique, réunissait un groupe d'universitaires français encore bien jeunes, retournés du Brésil et un autre escouade d'universitaires, plus jeunes encore, qui allaient partir. Le garde descendant était là pour transmettre les mots de passe à la garde montante... Ce fut GARRIC qui, sur l'invitation du Maître Georges DUMAS, reçut mission de nous donner les consignes. Il le fit avec sa gentillesse innée et avec son enthousiasme habituel. Si j'avais encore eu quelque hésitation à me lancer dans l'aventure tropicale, l'aimable harangue de Robert GARRIC l'aurait fait disparaître et en moins de temps qu'il n'en fallut pour vider la coupe de champagne propitiatoire tant était chaleureuse sa tendresse pour ce Brésil qui nous annonçait.

Pierre DEFFONTAINE S qui j'allais remplacer à l'Université de São Paulo fit ensuite briller pour moi toute les séductions de la recherche géographique au pays des "fazendeiros". A dire vrai, n'étais-je pas vaguement inquiet de succéder à un homme qui avait déjà un nom dans le petit monde des géographes alors que je n'en étais qu'à mes débuts? La flamme de DEFFONTAINE S fut communicative et, débarqué à Santos quelques semaines plus tard, je fus à mon tour conquies par la terre et les gens du Brésil.

Quarante ans sont passés depuis la fondation de la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres de l'Université de São Paulo, et les premières leçons qu'y donnèrent Robert GARRIC, Pierre DEFFONTAINE S, Emil COORNAERT, Etienne BORNE, Paul ARBOUSE-BASTIDE et Michel BERVEILLE R qui viennent de nous quitter.

---

(\*) — Trabalho apresentado para publicação no número 100 da *Revista de História* (Número Jubilar), infelizmente chegado às nossas mãos quando o mesmo já estava no prelo. (Nota da Redação).

Qu'est devenu le pays que nous avons alors connu ? Peut-on ne pas parler qu'avec la "saudade" du temps écoulé ?

Par plus d'un trait la réalité brésilienne de ses années 1935 ne différait guère de l'idée qu'on s'en faisait en France. On flânait paisiblement à Rio de Janeiro sur l'Avenida, les hôtels particuliers du plus étonnant moderne style bordaient encore l'ansède de Botafogo et c'est en torpédo découvert que le passage rennesse rendait à la plage lointaine qu'était Copacabana. São Paulo ne possédait qu'un seul et unique gratte-ciel, inachevé du reste, le "prédio Martinelli". Aller de l'une à l'autre de ses deux grandes villes était un enterprise presque héroïque: seuls les grands sportifs faisaient la route en un longue journée, à condition qu'il n'ait pas trop plu. On pouvait certes prendre le rapide de luxe, le Cruzeiro do Sul, mais ses déraillements et ses retards étaient quasiment quotidiens. Quelques rares hydravions assuraient la liaison avec les vieilles villes du Nordeste tandis que l'Amazonie restait une terra incognita. L'économie brésilienne reposait toujours sur la culture et l'exportation du café et São Paulo méritait encore d'être comparé à une République Italienne de la Renaissance comme l'avait suggéré Pierre DENIS au début du siècle.

Pendant quelques rares écoles de médecine, quelques écoles Polytechniques, mais moins nombreuses, l'École de Mines de Ouro Preto apportaient à un pays un contingent valable mais modeste de scientifiques et de techniciens. La fameuse "Semana de Arte Moderna" avait attesté la vitalité et la volonté d'être authentiquement brésiliens d'un groupe restreint mais combien vigoureux de jeunes peintres, poètes et romanciers. La plupart toutefois avaient fait leurs études en Europe et l'on était mieux informé de toute nouveauté artistique ou littéraire ou de ses avatars de la politique française que de ce qui se passait chez les voisins latino-américains. Les éditeurs brésiliens pratiquaient des tirages quasi confidentiels non pas tant parce que la lecture était le privilège d'un minorité que parce que celle-ci était plus friande de littérature française, anglaise ou italienne. Si l'on excepte les immigrants italiens et allemands, la langue étrangère la plus employée était le français, enseigné dans tous les établissements secondaires et singulièrement dans les collèges religieux de jeunes-filles. Un français rentrait dans son pays après un court séjour chez les Cariocas pouvait déclarer en toute bonne foi que "là-bas tout le monde parle français". Tout le monde ? C'est-à-dire la bonne société, la seule qu'aient le plus souvent connue nos compatriotes, la seule qui eut alors vraiment pesé dans la vie économique, politique et intellectuelle du Brésil.

On pourrait en conclure qu'à tout prendre entre la Belle Époque, celle des Lettres du Brésil de Max LECLERS ou du "Brésil au XX<sup>e</sup> siècle" de Pierre DENIS et la période de ses années 1935, les structures

du pays n'avaient pas connu de transformations essentielles. Et cependant Robert GARRIC et ses collègues trouvaient un Brésil profondément secoué d'une part, par la crise mondiale et l'effondrement des cours du café en 1929-1930, alié à l'arrivée de la première dé-marrage industrielle, d'autre part, par l'arrivée à la présidence de la République du gauchiste Getulio Vargas et de la révolution pauliste de 1932. Certes les grandes familles de Rio et de São Paulo conservaient le privilège du prestige, sinon celui de la fortune; elles continuaient d'exercer leur influence sur le jeu politique; elles restaient les animatrices de la vie culturelle et, par elles, le Brésil était toujours solidement ancré à l'Europe et au monde latin. Mais déjà les "*homines novi*", immigrants enrichis ou fils d'immigrants, apparaissaient sur la scène politique et, s'infiltrant dans les clubs les plus selectes, s'inséraient dans les cadres de la société des planteurs. Les usines surgissaient près de Rio, sur les gisements de fer du Minas Geraes et plus encore dans les faubourgs de São Paulo. Le rythme de défrichement s'accélérait dans les zones pionnières de São Paulo et du Paraná attirant, comme les nouvelles industries dans les métropoles, le flot des tristes émigrants du Nord-Est.

Dans les vieilles provinces du sucre et de l'or, les changements n'avaient pas la même ampleur. L'écart commençait de se creuser entre un Brésil demeure archaïque et un Brésil de plus en plus entraîné dans la civilisation scientifique et technique. C'est là que se dessinait une nouvelle société brésilienne et c'est à sa croissance que se rattache très étroitement la fondation de l'Université de São Paulo et de sa Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres où étaient conviés à enseigner plusieurs étrangers parmi lesquels le groupe de "Professeurs Franceses".

La création de l'Université fut un acte politique réfléchi du gouverneur de l'État, le Dr. Armando SALÉS DE OLIVEIRA, conseillé par son beau-frère et très regretté Dr. Júlio de MESQUITA FILHO. Le "Dr. Julinho", comme l'appelaient affectueusement ses amis, directeur du grand journal *O Estado de São Paulo*, guida les pas des professeurs français dans les allées assez surprenantes pour eux de la société pauliste. Nous le retrouvions volontiers tard dans la nuit à son bureau de la rédaction du journal, dans un vieil immeuble au cœur du vieux São Paulo. Nous y rencontrions les membres de sa famille, ses amis politiques, ses collaborateurs, sa clientèle aussi. Tout en savourant les rituels "*cafezinhos*", nous y faisons notre éducation brésilienne; nous interlocuteurs qui maniaient fort bien le français étaient sensibles à notre bonne volonté pour apprendre leur langue et répondaient avec gentillesse à toutes nos questions. C'est à Dr. Julinho et à ses amis que je dois mes premiers rudiments de con-

naissance géographique pauliste et d'avoir été épaulé par la suite si bien accueilli dans mes enquêtes sur le terrain.

Nos étudiants se chargèrent de nous faire découvrir d'autres aspects du Brésil. Si les tous premiers inscrits à la Faculté appartenaient souvent aux élites traditionnelles, dès sa seconde année d'existence l'inscription fut facilitée pour les jeunes gens et les jeunes filles de familles modestes. Beaucoup d'entre eux et surtout d'entre elles étaient des instituteurs venant des quatre coins de l'État, ces "professeurs" et "professoras" dont les ressources financières étaient plus qu'humbles et qui avaient fait l'épreuve de sa dureté de la vie. Beaucoup étaient fils d'immigrants, portugais sans doute mais aussi italiens, espagnols, polonais, libanais. Avec un tel recrutement, la Faculté marquait un état dans l'évolution économique et sociale du Brésil.

La fin des heures de cours était le début de longues conversations entre nos étudiants et leurs jeunes professeurs. Pour moi, les travaux de terrain qui conduisaient souvent loin de la Capitale en dépit de ses mauvaises routes et de ses longues heures de train, furent d'inoubliables occasions à la fois de faire mon métier et de connaître d'autres brésiliens que ceux de l'Estado.

J'aidais mes élèves à découvrir leurs villes et leurs campagnes par la connaissance de leurs paysages. Eux, en retour, m'initiaient à leurs manières de vivre et de sentir, à leur code de la politesse, à leurs traditions, à leurs chansons et me laissaient deviner leurs aspirations. Notre sévérité scolaire de jeunes enseignants, dressés par la vieille université française, en déconcerta certains. . . Tous ou presque comptaient le français fort convenablement et ils furent pour nous d'excellents professeurs de portugais ! Ainsi se tissait un réseau d'amitiés que quarante années n'ont pas défait.

L'équipe de Robert GARRIC, plus encore sans doute celle qui vint aussitôt après, ont donc pénétré au-delà des apparences du Brésil. La culture cessait d'y être le fait d'une élite certes séduisante et brillante mais qui, mise à part quelques éclatantes exceptions, se préoccupait assez peu de sa profondeur de la nation. Les missions universitaires étrangères étaient arrivées au moment même où, cessant d'être une terre d'immigration extérieure, le Brésil devenait davantage brésilien. Les ébranlements économiques et les changements politiques accélèrent le progrès de sa classe moyenne pour lesquelles s'ouvraient les nouvelles universités (car l'exemple de São Paulo fut aussitôt suivi à Rio et dans d'autres grands centres). Un plus grand nombre de brésiliens s'interrogeaient sur eux-mêmes, sur leur pays, sur ses possibilités naturelles aussi bien que sur ses populations, sur les sources historiques de sa structure économique et sociales, sur son avenir et sur l'originalité de sa culture. N'est-ce pas enfin dans les mêmes années

qu'on prenait plus profondément conscience du dénuement de la masse du peuple des villes et des campagnes? Le poids des problèmes sociaux allait révéler la futilité des rivalités de clans et l'absurdité tragique de ses luttes locales.

Les prophètes — d'aucuns diraient peut-être les Cassandre — qui auraient alors annoncé ce que sera l'évolution du Brésil et sa rapidité n'auraient guère été écoutés. Il est maintenant banal de dire quels changements ont affecté le Brésil et de célébrer son exubérance démographique et sa remarquable croissance économique. C'est un autre cliché que d'exalter ou de blâmer les altérations du paysage de Rio de Janeiro et le tumulte de São Paulo. Toutes ces nouveautés étaient assurément en germe depuis déjà pas mal de temps. Mais ce qui n'était que projet, tendance, aspiration, éclat et brutalement et de vient réalité.

Pour l'observateur étranger et ami, l'une des transformations fondamentales tient à l'affermissement et au rôle de l'appareil administratif de l'Etat. Il n'est plus de domaine dans lequel il ne soit présent, impose ses directives et te n surveille l'application. On ne peut certes analyser avec plus ou moins de tendresse le bien fondé de ses décisions ou la qualité de leurs effets. Il n'en demeure pas moins que l'intervention de l'Etat et de ses organismes n'a jamais eu une telle puissance et un tel rayonnement spatial. L'administration nationale dont l'efficacité était quelque peu mythique dans le passé est devenue un pouvoir réel, organisateur et centralisateur. Par contre coup, les gouvernements de différents états de l'Union, comme on disait jadis, ont perdu une bonne part de leur substance.

Un pas décisif dans le sens de l'intervention de l'Etat avait été fait par le Président VARGAS pendant la seconde guerre mondiale avec la création de la Cide Sidérurgique Nationale. Plus tard la construction de Brasília, voulu par le Président KUBITSCHEK, avait été non moins lourde de conséquences et encore plus spectaculaire. Plus saisissant encore l'actuelle politique amazonienne.

Pendant longtemps le peuplement et la mise en valeur des espaces vides de l'intérieur du pays ont été spontanés. Mise à part les fondations coloniales dans les marches frontalières du sud, la marche pionnière, depuis les Bandeiras jusqu'aux fazendeiros du café, a été le fait de ses individus sans appui systématique ou continu de la puissance publique. C'est un stratégie d'une autre ampleur qui a été suivie en Amazonie car l'Etat s'y est fait à la fois constructeur de routes et entrepreneur de colonisation tout en assurant largement le financement du secteur privé.

L'espace brésilien s'est en somme agrandi de l'Amazonie mais on peut corrélativement écrire qu'il est plus ramassé qu'autrefois.

L'allongement et l'amélioration du réseau routier, la multiplicité de lignes d'aviation et l'installation de liaisons hertziennes ont singulièrement raccourci les distances et rapproché les unes des autres les différentes contrées du Brésil.

Les brésiliens usent maintenant largement de nouvelles facilités de circuler à travers leur immense pays. Les "tours" en Europe attirent encore une solide clientèle mais les temps sont révolus où des familles entières venaient passer des mois en France ou en Suisse. Le Carioca ne se contente plus de monter à Petrópolis ou Terezópolis, ni le Paulista de descendre à Santos. En bon touristes, ils vont visiter les églises de Minas Geraes, déguster la cuisine afro-brésilienne de Salvador, rechercher les traces des Hollandais à Recife, lorsqu'ils ne se lancent pas en voiture et jusqu'à Belém pour naviguer ensuite vers Santarém ou Manaus.

Par leur nombre les vacanciers brésiliens sont une autre preuve de la montée des classes moyennes dont les enfants, comme je l'ai dit, avaient pénétré dans les Universités, fait d'abord discret et limité. Dans les villes, à cette époque, le voyageur remarquait le contraste choquant entre les favelles et les quartiers somptueux. Aujourd'hui, sans qu'il y ait eu rien n'ait changé dans cette opposition, il n'en peut manquer de voir l'extension des quartiers et de ses rues aux maisons modestes mais confortables et aux immeubles d'appartement où vivent techniciens, ingénieurs, hommes de loi, médecins, professeurs qui reçoivent là, avec la traditionnelle gentillesse brésilienne, leurs collègues européens et américains: les niveaux de vie comme les qualifications professionnelles sont analogues.

A la poussée des classes moyennes — ceci dans les villes, il faut y insister — correspond un "brésilianisation" de la culture. Robert GARRIC ne trouverait plus ni à Rio ni à São Paulo les antiquaires et adorablement poussiéreuses librairies françaises dont le rayonnement ne portaient qu'une petite livre brésiliens. Disparue la librairie Garnier, quartier général d'écrivains et d'hommes politiques brésiliens, si allègrement décrit par le Dr. Pedro NAVA. Fini le temps où l'étudiant en droit ou en médecine n'employait que des manuels français! Passé l'époque où nos étudiants étaient en mesure de prendre des notes, souvent en français, sur nos cours. Devrais-je noircir le tableau en évoquant les alignements de text-books américains aux vitrines de librairies et la rareté de nos journaux, de nos hebdomadaires, de nos revues? La caricature deviendrait grossière car pour être rare les librairies françaises conservent de l'attrait, les traductions de collections d'enseignement supérieur trouvent facilement des acheteurs et la progression de l'effectif dans les Alliances Françaises est constante. Plutôt qu'à m'attarder à redire ce qu'il est et comment s'exerce l'influence nord-américaine, je crois qu'il faut dire ce que c'est et que la culture brési-

lienne a perdu e n cosmopolitisme , ell e l' a gagn é e n authenticité . I l existe maintenat asse z d' écrivains , d e savants , d'artistes , d e metteur s en scène ou d e compositeur s brésiliens pour qu' il ne soi t plu s indispensable d'êtr e à l'affû t d e s production s européennes . L a parfait e connaissance d'un e langu e étrangèr e y est ni plu s ni moins nécessaire au x jeunes gens qu'ell e n e l'est pour le s nôtr es . Plutôt qu e d e déplore r la désaffection d u français ou s a moindre utilité , il faut loyalement reconnaître l e développemen t culture l d u Brési l e t s'e n réjouir . N e fut-c e pas, d u reste , pou r y contribue r qu e le s autorité s brésilienne s nous appellèr ent si souvent à enseigner dan s leur s Universités e t leur s grand es Ecoles ?

Pour saisissant s qu e soiènt le s transformation s d e tou s ordres , elles n'affectent pas a u mêm e degré toute s le s région s n i toute s le s catégories d e Brésiliens . Le s zone s rurale s e t leur s travailleur s n'ont pas connu autant d e secousses . Certes , si Pierr e Deffontaine s revenait dans le s campagnes paulistes qu' il a jadis arpentées , il serait sans doute surpris par l e progrès d e s technique s agricole s , l a plac e d e nouvelle s culture s e t l a décadenc e d u colona t dan s le s plantation s . Mai s s'écarter-t-on d e l'enceptionnell e régio n Bel o Horizonte-Ri o d e Janeiro-Sã o paulo, qu e l'o n retrouv e presque intact l e visage ancie n d u mond e rural, celu i qu e Bernano s avai t aimé . L'humbl e "caboclo " n' a rien changé d e se s manière s d e vivre , d e so n mod e d e travail e t d e so n apparente résignatio n devant l a misère . Le s grande s artère s routièr es sont comme d e s rivièr es qui n e fertiliseraient qu e leur s berges ; d ès qu e Ton s'è n écarter , o n retrouv e le s médiocre s chemin s e t l'isolement . L a destruction d e l a forêt par l'incendi e sévit plu s qu e jamais , l a boîte d'allumettes étant , selo n l a formul e d e bie n d e s agronomie s brésiliens , l'outil favori d e s caboclo s e t d e s fazendeiros . C e n'es t plu s e n train ou à pié d qu e partènt le s familie s d u Nordeste . Ma l habillée s d e haillons, elle s s'entassent dan s d e s camion s cahotants , attirée s loi n d e leur terre natal e par l a vagu e rumeur d' un salair e moins médiocr e o u avec l'espoi r d' un e certain e assistanc e sociale dan s le s ville s . L e défricheur qui a u pri x d e lourds effort s e t souvent d e maladie s , est parvenu à gagner un coï n d e sol sur l a forêt e t à y planter so n maïs , so n manioc , so n riz o u se s haricots , vit sous l a menac e d'êtr e expuls é par un homme habil e nant i miraculeusemen t d' un bea u titr e d e propriété . On mesur e san s peïn e le s obstacle s a u changemen t e t l a difficult é d e la tâche . O n sait bien aussi qu e Paris n e s'es t pas fait e n un jour mais ne voilà-t-il pas d e s dizaine s d'année s qu e personne a u Brési l n'ignor e la détress e d e s paysans ?

Aujourd'hui comm e hier le Brési l paraît offrir deu x visages : celu i des ville s brillante s e t bruyante s mai s non san s tache s d'ombre ; celu i d e so n vaste e t toujours quelqu e peu mystérieu x "sertão" . Brési l d u peuple d e s va-nu-pied s qu i n' a presque rien à vendre , n e peu t achete r

que fort peu et l'autre, celui de s banques, de s usines, de s bureaux, de s gratte-ciél, de s luxueux cinéma s et de la vente à crédit . Permanence des deux Brésil de Jacques *Lambert* et donc un certain immobilisme des structures ? Sans doute, mais sans y voir deux éléments isolés et tout au contraire deux pièces solidement soudées . Comme ces fleurs merveilleuses et fragiles qui vivent des grands arbres qui les supportent .

J'ai rencontré sur le terrain s de s université s de s jeunes-gens qui s'interrogeaient avec un e sorte d'angoisse sur le sens et la valeur de leur civilisation de citadins . Ils n'ont plus le point d'appui que la culture européenne donnait à leurs parents, et, comme tant d'autres de par le monde, ils refusent le tapage, le gaspillage, l'avidité d'une certaine culture nord-américaine, celle importée de Hollywood . Grandis sur l'asphalte urbain, ils ne savent du sertão que ce qu'en dit la littérature et en chantent les disques . Je n'ai nulle intention de n faire reproche à mes jeunes et ardents interlocuteurs : n'ont-ils pas leurs pendants en France ?

Détaché de l'emprise intellectuelle européenne et séduit par le modèle économique nord-américain, le Brésil l'a découvert et de ses propres chemins . Robert GARRIC eut aimé l'inquiétude de sa jeunesse car seuls les Phariséens, connaissent la satisfaction et jouissent du présent .